

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 8 MAI, 1879.

No. 37.

L'HONNÊTE HOMME.

“ Je vous parle durement, Emile, je ne vous déguise rien de la vérité, parce que je voudrais, mon cher enfant, vous préparer à tous les chagrins que vous causera le jeune insensé. Jugez par ce qu'il a déjà compromis de son présent, ce qu'il tuera de son avenir.

“ Tandis que vous sacrifiez, vous, quatre années de travail et une carrière noble et brillante à des devoirs sacrés, mais pénibles, lui, il se dégoûte de cet avenir avant même de l'avoir atteint; il s'épouvante du travail qui se présente devant ses yeux; et, paresseux, irréfléchi, sans raison, sans esprit de conduite, il se fait chasser de l'École Polytechnique.

“ Le voilà donc couvert d'une tache honteuse, d'une tache presque ineffaçable. Que croyez-vous qu'il fasse pour réparer une si grande faute, pour apaiser le courroux trop juste de son père, pour consoler sa mère qui pleure? Rien. Que dis-je, rien? Au contraire; il se jette dans la plus folle exagération de l'inconduite; il se fait fanlaron de vice; il insulte à votre amitié, à votre amitié si tendre, si fraternelle! Dieu veuille que mes prédictions ne s'accomplissent point! Dieu veuille que je me trompe dans mes prévisions! mais je ne voudrais point, au prix de tous les trésors du monde, être le père de cet insensé.

“ Laissez donc s'étouffer l'affection que vous lui portez, Emile; car cette affection se reporte sur un objet qui n'en est pas digne. Ou bien préparez-vous à bien des souffrances et à bien des chagrins à cause de ce jeune homme.

— Il va devenir malheureux, et vous voulez que je l'abandonne! Votre amitié pour moi fait dire à vos lèvres ce que ne pense pas votre cœur. Non, mon ami, je n'étoufferai point, je ne chercherai point à étouffer en moi la tendresse que je porte à Georges. Qui donc le considérerait quand il subira les conséquences de sa folie? Pour avoir mérité d'être malheureux, souffrira-t-il moins de son malheur? Mon devoir est de le soutenir lorsqu'il tombera; de chercher à le ramener dans la bonne voie, quand, perdu, égaré, les yeux pleins de larmes, il tournera les yeux vers elle. Alors je

deviendrai son guide et son appui; alors je tâcherai de le ramener à la vertu; et comme ce fils de Noé que le Seigneur bénit, je le couvrirai de mon manteau.”

Monsieur Delloye, ému, prit la main d'Emile, et lui dit:

“ Oui, tu a raison, mon cher Emile; oui, ne l'abandonne pas. Je parlais comme un vieillard, avec plus de raison que de sensibilité: sois son bon ange!”

Quand monsieur Delloye eut pris congé d'Emile, celui-ci monta dans sa chambre, et écrivit à Georges:

EMILE A GEORGES.

Mon ami, je te vois avec désespoir marcher dans une voie de chagrins et de malheurs dont je m'épouvante pour toi. Mes lettres et mes conseils te sont maintenant à charge; mon amitié te pèse et t'ennuie. Je ne t'écrirai donc plus tant que tu ne me demanderas point de le faire; mais n'importe ce que j'écrive, n'importe dans quelle position tu te trouves, songe que tu as ici un ami dévoué prêt à te tendre les bras dès que tu l'appelleras à toi.

EMILE.

Lorsque l'on remit cette lettre à Georges, il était en train de rire, de boire, de fumer et de jouer avec cinq ou six jeunes gens. Néanmoins, en la lisant, il ne put se défendre d'un mouvement d'émotion, et ses yeux se remplirent de larmes: ses compagnons s'en aperçurent.

“ Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? s'écrièrent-ils. Reçois-tu la nouvelle d'un héritage, que tu as envie de pleurer?”

— Non, dit-il en s'efforçant de reprendre sa gaieté; c'est un cours de morale qui m'arrive régulièrement toutes les semaines.

— Et à quel chapitre en es-tu? demanda quelqu'un en donnant à son visage un air de gravité bouffonne.

— Au dernier,” répliqua Georges en chiffonnant la lettre qu'il approcha de la lampe, et qu'il y enflamma.

Puis il ajouta:

“ Qui me donne un cigare, pour que je l'allume avec ce papier?”

— Bravo! bravo! lui répondirent tous ses amis en frappant des mains: excellent! bien trouvé!”

Et Georges ne pensa bientôt plus à la lettre d'Emile.

V.

Il faut maintenant laisser écouler deux années entières.

Cet espace de temps, si long lorsqu'il s'écoule, si court lorsqu'il n'est plus que dans le souvenir, avait, au premier coup d'œil, apporté peu de changement dans la destinée d'Emile Dorvilliers; car la modeste maison qu'il habitait avec sa famille conservait toujours la même apparence modeste. C'étaient toujours ces meubles de mirce valeur auxquels une propreté recherchée semblait donner un prix véritable; c'était toujours le même ordre, le même amour du travail. Madame Dorvilliers n'avait point vieilli, quoiqu'elle eût atteint l'âge où la vieillesse commence à marquer les femmes de ses stygmates. Alertes et vive, elle présidait aux soins de son ménage avec une intelligence qui semblait accroître encore l'amour de la vieille servante Barbe pour les lessives et les casseroles de cuivre écurées et brillantes comme de l'or. Mais en revanche on remarquait un changement irrécusable dans les trois jeunes filles devenues plus charnantes encore. Suivant l'habitude consacré depuis tant d'années, elles travaillaient près d'une fenêtre donnant sur le jardin, à réparer le linge, non sans deviser gaiement entre elles, non parfois sans se mettre à dire quelques morceaux de musique. Si l'une d'elles laissait là son aiguille, afin d'aller s'accompagner au piano, c'était une véritable joie, une fête sans égal pour le vieillard. Assis dans un grand fauteuil, il s'y tenait presque immobile, mais avec une intelligence dans les traits que l'on n'y remarquait pas il y a deux ans. Le temps, loin d'ajouter à ses souffrances, les avait au contraire diminuées; sans lui faire recouvrer tout-à-fait l'exercice complet de sa raison, sans la lui rendre aussi forte qu'elle l'était quand il dirigeait sa maison de commerce, du moins il n'était plus accablé sous le poids déplorable de l'idiotisme. Jadis, à peine reconnaissait-il ses enfants; aujourd'hui il pouvait se mêler à leurs entretiens, comprendre leur discours, y répondre, et donner les avis que l'on lui demandait. Parfois même, soutenu par leurs ouvriers, il

se traînait jusqu'au jardin, y faisait quelques pas et s'asseyait ensuite sous un berceau de roses où la bonne chaleur du soleil béatifiâit ses membres et en calmait les souffrances. C'était là un miracle opéré par la science de son vieux ami le docteur Delloye, et plus encore par les soins de toute nature et de tous les instants dont l'entouraient sa femme et ses enfants. Dieu avait béni leurs efforts en rendant la raison à ce bon père et en adoucissant les souffrances de son corps de manière à les rendre tolérables.

Quelque merveilleux que fussent les changements survenus chez le paralytique, ils l'étaient moins que ceux que l'on remarquait dans les manières et dans les traits d'Émile. Il avait perdu tout ce que, deux ans auparavant, sa physionomie présentait encore d'enfantin pour prendre un caractère mâle et sérieux; on oubliait son extrême jeunesse et on le traitait tout-à-fait comme un homme mûr. L'habitude lui avait rendu familière et presque agréable la profession qu'il avait abordée d'abord avec une si vive répugnance et par une sublime abnégation de lui-même. Les moindres détails lui en étaient connus; enfin les nombreuses personnes avec lesquelles il se trouvait en rapport d'affaires ne pouvaient assez louer la probité loyale et l'urbanité de ses rapports. Aussi les plus défiants n'usaient-ils point à son égard de ces précautions dont trop souvent on fait usage dans le commerce, et qui, tout admises qu'elles soient, au fond n'en présentent pas moins quelque chose d'humiliant. Voulaient-ils acheter quelque partie de marchandise; ils s'en rapportaient à Émile pour le choix de la qualité, pour le prix et pour l'exactitude de la fourniture, bien assurés qu'ils n'obtiendraient pas mieux en prenant eux-mêmes ces soins. Aussi, la clientèle de la tannerie s'était-elle doublée et avait-il fallu non-seulement accroître considérablement le nombre des ouvriers, mais encore donner plus d'étendue aux ateliers et acquérir pour cela deux maisons voisines.

Ce surcroît de besogne et de surveillance ne l'avait point fait reculer, et quoiqu'elle ne lui laissât plus, pour ainsi dire, un moment de loisir et de repos dans la journée, il ne s'en montrait pas moins gai, dispos et à son affaire, malgré le mouvement perpétuel qui se faisait autour de lui et dont il était le centre. Tantôt c'étaient les bouchers de la ville qui venaient lui apporter les dépouilles de leurs bœufs, dépouilles qu'il fallait visiter, estimer et payer; tantôt et parfois en même temps, c'étaient des chalands qu'il fallait servir; enfin c'étaient des

une médiocre intelligence n'aurait point suffi à tant de détails, malgré l'aide qu'Émile trouvait dans sa famille. Car il avait fait de sa sœur aînée, Julie, sa caissière, et la jeune fille s'était mise promptement au fait des fonctions importantes que lui confiait son frère. Quant aux écritures, c'était Blanche, la cadette, qu'il en avait chargée, et qui se sentait toute fière des éloges que donnait son frère à l'ordre, à la bonne tenue et à la propreté des registres. Personne n'aurait pu voir froidement cette intéressante famille réunir ainsi ses efforts et féconder par le travail la petite fortune dont elle se trouvait en possession. Aussi chacun leur venait en aide et un chaland en amenait un autre, car on était toujours sûr de trouver dans le magasin de la maison Dorvilliers de bonnes marchandises et une mine avenante.

Le jour dont je vous parle et où nous reprenons notre récit, avait été un jour de vente considérable. Si Blanche et Julie ne se trouvaient plus dans le bureau à écrire, c'est que cinq heures de l'après-midi étaient sonnées, que tous les acheteurs venus de la campagne étaient repartis pour leur village, que les écritures étaient terminées et le livre de caisse arrêté et clos. Les travaux d'aiguille pouvaient donc en toute sûreté succéder à la tenue des registres et les chants aux calculs d'arithmétique. Il ne restait plus qu'à passer le temps le plus gaiement possible jusqu'à l'heure du souper; souper qui promettait d'être bon. Car chaque samedi le docteur Delloye venait s'asseoir à la table de famille, et madame Dorvilliers joignait son talent culinaire et ses soins au talent et aux soins de la vieille Barbe pour préparer un repas digne du bon médecin, qu'elle savait un peu gourment.

Elle préparait donc dans une casserole éclatante de propreté tous les ingrédients nécessaires pour la confection d'un gâteau, merveille de goût et de délicatesse, quand Émile entra dans la cuisine.

—Mère, lui dit-il, je ne mangerai point de ce bon gâteau, ce soir.

—Ce sera donc la première fois, cher gourmand, lui répondit en riant la bonne dame: car d'ordinaire tu ne montres point ce dédain-là pour mes bonnes friandises. Tu soupes donc chez quelqu'un de tes amis?

—Non ma mère; mais une lettre que je reçois m'apprend qu'une excellente affaire se présente pour nous à Dunkerque et je compte partir, ce soir même, dans une heure.

Madame Dorvilliers soupira.

—Ne serait-ce point plutôt pour rendre quelque service à Georges Valentin...?

Une larme mouilla les yeux

d'Émile.

—Ne prononce plus ce nom-là devant moi, mère; tu sais bien que l'ingrat ne m'a point donné de ses nouvelles depuis deux ans! Tu sais bien qu'il m'a oublié, moi, son meilleur et peut-être son seul ami! Tu sais bien que mes dernières lettres sont restées sans réponse. Non, ma mère, si je pars c'est pour une affaire commerciale, rien de plus.

—Et tu sais bien, Émile, répliqua madame Dorvilliers en prenant la main de son fils, tu sais bien, mon enfant, que, n'importe pour quels motifs tu partirais, il ne me viendrait pas dans la pensée d'y trouver à redire. Ne sais-je pas bien que tout ce que tu fais ne mérite que mon approbation et ma tendresse? Oh! si je pouvais te dire, Émile, combien je suis heureuse et fière d'être la mère d'un pareils fils! Chaque jour à chaque instant je bénis Dieu du bonheur dont il m'a comblée.

Et la bonne dame levait au ciel ses yeux humides de larmes, et sa voix émue pouvait à peine articuler les paroles qu'elle disait.

—Mais allons, interrompit-elle en essuyant ses yeux, allons, il faut s'occuper des préparatifs de ton départ; le temps presse, car la diligence se met en route à sept heures et il en est cinq et demie. D'abord, je ne vois pas pourquoi tu ne souperais point avec nous; il te faut manger avant de monter en voiture; nous avancerons notre repas d'une heure, voilà tout. Je fais faire prévenir le docteur qui ne sera point fâché de t'embrasser avant de se séparer de toi pour quelques jours. Allons, Barbe, allons, ma fille, un peu d'activité; il s'agit de nous faire souper dans une demi-heure. Écoute-moi, Blanche; va prendre dans l'armoire de ton frère tout le linge qui peut lui être nécessaire pendant un voyage de huit jours. Dis à Jacques de descendre la malle, et toi, Joséphine, allons, alerte, appelle Antoine. Qu'il aille chercher à la chambre de ton frère, ses habits, ses bottes, son manteau, tout ce qu'il lui faut emporter.

Aussitôt les jeunes filles se levèrent, et en un clin d'œil la malle se trouva dans la cuisine, pleine de linge, d'habits, de chaussures et de tout ce qu'il fallait pour le voyageur. Cela s'était fait sans bruit, sans désordre, avec une harmonie parfaite, sans que l'empressement de l'un se heurtât contre l'empressement de l'autre et amenât le moindre encombre. Chacun avait tellement le désir de bien faire, chacun cherchait de si bonne foi et avec un désir si vif à complaire au jeune négociant que, dès qu'il s'agissait de le servir, un accord tacite s'établissait aussitôt parmi toutes les personnes qui l'entouraient, et des-

quelles sa bonté et son esprit de justice le faisaient adorer.

Sur ces entrefaites, arriva le docteur; deux années l'avaient un peu vieilli, mais sans lui rien ôter de sa verdeur.

—Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il en frappant la malle du bout de sa canne. Qui donc se met en route aujourd'hui? Serait-ce vous, Emile?

—Oui, lui répondit son jeune ami, une affaire m'appelle à Dunkerque.

—Partez donc, mon ami, et revenez-nous le plus vite possible; car je l'avoue, mon cher Emile, il me manque quelque chose quand une journée s'écoule sans que je vous aie vu. Je suis habitué à vous aimer comme si vous étiez mon fils, et un père ne se passe point facilement de voir son enfant. Mais allons, mettons nous à table pour n'être point surpris par le départ de la diligence.

A peine sortaient-ils de table qu'on vint prévenir Emile que la diligence n'attendait plus que lui pour se mettre en route. Il embrassa sa mère et ses sœurs, pressa la main du vieux médecin et se rendit au bureau voisin de la voiture, escorté par deux ouvriers qui portaient ses bagages et dont enviaient le sort tous leurs camarades venus aux portes des ateliers pour dire adieu à leur jeune patron.

Ce fut au milieu de ces témoignages unanimes de l'affection de sa famille et de tous ceux parmi lesquels il vivait qu'Emile se mit en route.

Chemin faisant, la ville vers laquelle il se dirigeait et les paroles que lui avaient dites, avant son départ, sa mère et le docteur, réveillèrent, dans toute leur vivacité première, les sentiments d'affection qu'il portait à Georges et que l'ingratitude et le silence de ce dernier avaient assoupis, sans les étouffer. La tendre intimité qui les avait unis si longtemps au collège, le dévouement mutuel qu'ils s'étaient juré en se séparant pour entrer dans le monde, tout cela venait tour à tour se présenter à l'imagination d'Emile et émouvoir profondément son cœur. A mesure qu'il approchait de Dunkerque, de la ville où peut-être il allait trouver Georges, ce qui lui restait encore de ressentiment contre l'ingrat s'effaçait pour faire place au désir de le revoir et de l'embrasser. D'abord, il s'était promis d'éviter sa rencontre, de l'éviter même, de feindre de ne pas le voir si le hasard l'amenait près de lui.

—Non certes, se disait-il, je n'irai point au-devant de celui qui m'a si cruellement délaissé, de celui qui n'a répondu à mes paroles d'affection que par de l'indifférence et même du dédain. Non certes, je ne le verrai pas.

Mais, peu à peu, il changea de sentiments; peu à peu il se demanda comment il aurait la cruauté de ne pas tomber dans les bras de l'ami qui les lui tendrait; peu à peu un désir ardent et insurmontable de renouer des liens dont la rupture lui avait causé tant de chagrins surgit si puissamment dans son cœur qu'il finit par oublier le but d'affaires qui l'amenait à Dunkerque pour ne plus songer qu'à revoir Georges.

—Quand bien même il n'aurait pas, depuis notre séparation, achevé son droit, il sera sans doute à Dunkerque, pensait-il; car voici le mois de septembre, voici le mois des vacances. J'irai vers lui le premier; je n'attendrai pas que le hasard l'amène sur mon chemin; je veux aller le trouver chez son père; car je le sais fier, et peut-être une fausse honte et la conscience de ses torts le retiendraient loin de moi. S'il veut me parler du passé, je l'en empêcherai en l'embrassant; s'il veut s'accuser de son silence et m'en demander pardon, je l'embrasserai encore plus fort. Car il faut oublier ces deux années de séparation et de froideur comme on oublie un mauvais rêve. Je ne veux plus me souvenir que du temps du collège, que de ces moments heureux où nous vivions l'un pour l'autre et l'un par l'autre; de l'époque où, commettant une première faute, il pensait d'abord à moi pour venir à son secours... O Georges! Georges! quel bonheur va être le mien en te serrant dans mes bras! en revoyant le compagnon de mon enfance, le meilleur, le seul ami de mon âge!

VI.

Ce fut avec de telles pensées qu'Emile arriva à Dunkerque; à Dunkerque où ne l'attirait plus qu'une seule, qu'une impérieuse pensée: revoir Georges. Aussi, quand la diligence l'eut amené dans la jolie petite ville que baigne la mer et qui doit à un port avantageux sa prospérité et son commerce, au lieu de se laisser prendre au charme, si nouveau pour lui, du spectacle de l'Océan; au lieu de s'occuper des affaires pour lesquelles il avait quitté sa famille et son pays, il se hâta de faire une courte toilette et de s'informer du chemin qui conduisait à la maison de monsieur le président Valentin.

Il se dirigea sur-le-champ vers cette maison. Comme son cœur battait en chemin! Comme il lui tardait d'arriver, de revoir Georges, de l'embrasser! Car il ne mettait pas en doute que Georges ne fût à Dunkerque; le désir qu'il éprouvait de le revoir était trop violent pour qu'il ne crût pas aveuglément à la certitude de pouvoir le satisfaire. Il arriva donc, presque

toujours courant, dans un quartier solitaire et devant une habitation d'apparence simple, dont il se hâta d'agiter le marteau.

Un vieux domestique vint lui ouvrir.

—Monsieur Valentin! s'écria Emile, monsieur, monsieur Valentin!

—Entrez, répliqua le domestique, entrez, monsieur; je vais vous conduire près de lui.

En disant cela il se mit en marche devant Emile, qui l'accusait de lenteur et dont le cœur battait avec une violence extrême. Enfin une porte s'ouvrit et il se trouva dans un grand salon, devant un vieillard qui continuait de lire une lettre qu'il tenait à la main et dont une dame écoutait la lecture en pleurant.

Tout, chez cette dame, révélait de longues souffrances de l'âme et du corps. Pâle, chétive, elle était vieillie, on le reconnaissait, bien plus par la douleur que par le temps. Elle se tenait à demi couchée dans un grand fauteuil tendu de vert et dont la teinte sombre faisait ressortir encore davantage la blancheur mate de sa carnation, qui, pour ainsi dire, ne gardait plus rien des apparences de la vie. Ses mains amaigries laissaient voir les tons bleuâtres de ses veines saillantes; et ses cheveux, blanchis avant l'âge, retombaient sur un front flétri que la douleur marquait de son sceau.

A continuer.

ALSACE ET LORRAINE.

CHANT NATIONAL.

Tel est le titre de ce chant national qui fait battre tous les cœurs de ces populations si attachées à la mère patrie, la France. Nous croyons donc faire plaisir à nos abonnés en reproduisant cette nouvelle *Marseillaise*.

France, à bientôt! car la sainte espérance
Emplit nos cœurs en te disant: Adieu!
En attendant l'heure de délivrance,
Pour l'avenir, nous allons prier Dieu,
Nos monuments où flotte leur lumière
Semble porter le deuil de ton drapeau,
France, entends ta dernière prière
De tes enfants couchés dans leur tombeau?

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et malgré vous nous resterons Français.
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais

Eh quoi! nos fils quitteraient leur chaumière
Et s'en iraient grossir vos régiments!
Pour égorger la France, notre mère,
Vous armeriez le bras de ses enfants!
Ah! vous pouvez leur confier des armes,
C'est contre vous qu'elles leur serviront
Le jour où, las de voir couler nos larmes,
Pour nous venger leur bras se lèveront.

Vous n'aurez pas, etc.

Ah! jusqu'au jour où, Drapeau tricolore,
Tu flotteras sur nos murs exilés,
Frères, étouffons la haine qui dévore
Et fait bondir nos cœurs inconsolés,
Mais le grand jour où la France meurtrie
Reformera ses nouveaux bataillons,
Au cri sauveur jeté par la patrie,
Hommes, enfants, femmes, nous répondrons.

Vous n'aurez pas, etc.

Nous empruntons de *L'Opinion Publique* les deux extraits suivants:—

“ On avait autrefois deux ou trois institutions littéraires où des lectures et des discussions des plus intéressantes formaient la jeunesse et répandaient parmi le peuple des connaissances et des sentiments utiles.

Maintenant, on n'a plus que des réunions politiques et des clubs de cartes.

Peut-on dire que nous avons progressé ?

Qui nous rendra les douces jouissances qu'on trouvait à l'ancien Institut-Canadien dans son bon temps, et plus tard à l'Institut-Canadien-Français ? Et qui n'aime à se rappeler les soirées si instructives et si charmantes du Cabinet de lecture paroissial ? Montréal comptait pour quelque chose alors dans le monde intellectuel ; aujourd'hui, c'est la ville la plus ennuyeuse, la plus apathique, la moins spirituelle du pays. Non seulement on ne s'y instruit pas, mais on ne sait même plus s'y amuser d'une manière intelligente.

Il est vrai que la crise et la misère ont jeté dans toutes les âmes des idées et des sentiments de tristesse peu favorables aux plaisirs de l'esprit et du cœur. On ne se réunit plus que pour se distraire d'une manière violente ou pour se plaindre de la dureté des temps. Mais elle disparaîtra cette crise, nous l'espérons, et nous comprendrons alors plus que jamais le besoin, la nécessité de ne pas nous laisser absorber complètement par l'amour de la spéculation, la passion de l'agiotage. On verra qu'il est bon d'arracher de temps à autre l'esprit à la fièvre des affaires, de le rafraîchir et de le modérer par les jouissances fécondes de la littérature et de la science.”

.

“ M. le Dr Brunelle a inauguré, au village Saint-Jean-Baptiste, une série de lectures sur l'hygiène et les moyens à prendre pour prévenir et guérir les maladies. Il a instruit et intéressé vivement son auditoire, auquel il a fait voir comme il est facile, la plupart du temps, d'éviter les maladies ruineuses et funestes. Que de personnes sont malades toute leur vie et abrègent leurs jours parce qu'elles méconnaissent ou violent les règles les plus élémentaires de l'hygiène ! Il serait à souhaiter que dans tous les centres populeux il y eût des hommes assez dévoués pour enseigner à notre population l'art de vivre.

Et ce ne sont pas les gens instruits qui ont moins besoin de cet enseignement. Il est impossible de nier que les trois quarts des hommes de profession dans notre pays et de ceux en général qui se livrent aux travaux de l'esprit, meurent de quinze à vingt-cinq ans avant le temps, faute de modération dans le boire et le manger, d'exercice et de régularité dans leur régime.”

CHARMANT.

On lit dans le journal de *L'Instruction Publique* :

L'un des cahiers de devoirs journaliers envoyés à l'Exposition de Paris par le couvent du Bon-Pasteur de Québec, a été l'objet d'une attention toute spéciale de la part des visiteurs sérieux qui ont examiné notre exposition scolaire.

En tête de ce cahier se trouve la naïve et jolie page que voici :

SOUHAITS DE VOYAGE A NOTRE CAHIER.

“ Chères feuilles, je vous couvre de pensées, d'affections, de souvenirs, car vous allez à la France de nos pères.

“ Vous entreprenez un bien long voyage. Qu'il soit heureux ! Combien j'envisage votre sort et que je voudrais être de ceux qui vous accompagneront ! Vœu superflu, je ne verrai point les beaux yeux de Paris s'arrêter sur ces quelques lignes... Mais, pauvres chères feuilles, que vous dira-t-on ! Ah ! on vous laissera dans l'oubli peut-être.

“ Humbles feuilles, vous n'avez même pas le parfum de la violette pour attirer l'attention ; donc, si l'on vous oublie, ne pleurez pas pour nous. Il restera à nos cœurs une grande consolation, celle de vous avoir peintes de nos labeurs avec plaisir et bonne volonté.

“ Pars donc, petit voyageur, avec nos pensées et bons souhaits. Si quelques bonnes âmes daignent te parler, offre-leur les hommages de petites Canadiennes groupées sous la houlotte du Bon-Pasteur de Québec.

“ ANNA BOIVIN.” (16 ans.)

Le même cahier nous est revenu avec les notes suivantes écrites au bas des lignes qu'on vient de lire :

“ Que Dieu vous bénisse, mon enfant, qu'il bénisse vos efforts et recompose votre grand cœur.

“ Un de vos lecteurs sympathiques,

“ R. Z.”

78, 9, 2, 1.

“ Souhaits pleins de cœur, vous avez rempli mes yeux de larmes d'attendrissement. Quo Dieu bénisse la chère enfant qui les a formés.

“ Un directeur d'Ecole Normale.”

“ Merci de vos sympathiques sentiments pour la France. Les Français de France n'oublient pas les Français du Canada.

“ Un Instituteur Français.”

“ Une institutrice belge admire les belles dispositions de l'élève qui a écrit cette charmante page.

“ Le 10 septembre. L. T.”

LES NOUVELLES INFIRMERIES.

On raconte, dans un journal français un curieux petit incident arrivé dans un hôpital aux environs de Paris : Il paraît que le gouvernement pour prouver au monde qu'on peut très bien se passer de Sœurs de Charité pour soigner les malades, a voulu renvoyer les filles de St. Vincent de Paul et les remplacer par de gentilles infirmières en manchettes blanches garnies en dentelles. Les sœurs ont été renvoyées sans bruit et sans éclat dans des voitures fermées jusqu'à leur maison-mère ou on les a remercié de leurs services. Mais voilà bien une autre affaire. Huit jours après ce changement de ministère voilà que la picote se déclare dans l'hôpital et que les malades meurent assez dru. Grande frayeur comme on se l'imagine parmi les infirmières qui ne se sentent pas du tout disposées à sacrifier leur vie pour mourir tout bêtement de la picote. Sauve qui peut, on plante là les malades qui demande à grands cris des sœurs de

Charité. Alors on a compris que si la pauvre robe de bure et la guimpe a quelque chose de moins brillant qu'une robe à la mode, il y a sous cet humble habit de la religieuse un cœur plus solide et un dévouement plus grand. Les Sœurs ont été rappelées et les malades bien soignés ont été guéris.

LE FRUIT DU DIABLE.

Lorsque la pomme de terre fut introduite en Russie il y a quelque 80 ans, le peuple ne voulut d'abord ni en planter ni en manger sous prétexte que c'était le fruit du diable. On disait qu'un jour, le diable s'était plaint à Dieu de n'avoir pas de fruits, Dieu lui avait ordonné d'en chercher dans la terre, et que s'étant mis à gratter avec ses griffes, il avait trouvé la pomme de terre.

Une légende attribue l'introduction de la pomme de terre en Ecosse au fameux sorcier du nord, Sir Michael Scott. Le sorcier et le diable s'étant mis en société avaient loué la ferme de Whitehouse, dans la Seigneurie de Martoun. Il avait été convenu que le sorcier cultiverait la ferme, et que le diable fournirait l'argent nécessaire pour l'exploitation. Les produits devaient être partagés ainsi : la première année, Sir Michael aurait tout ce qui pousserait à la surface du sol, et son associé, tout ce qui pousserait sous terre. L'année suivante, le partage devait se faire en sens contraire.

Comme il arrive toujours en pareils cas quand on sait s'y prendre, le diable fut attrapé. En effet la première année, le sorcier sema toute la terre en blé, et la seconde année, il ne planta que des pommes de terre. De cette manière, le diable n'eut en partage que de la paille et des branches de pommes de terre. Sir Michael continua cet adroit métier jusqu'à ce qu'il eût réduit son associé à l'aumône et entièrement épuisé le sol de la ferme.

LA LÉGENDE DU COQ.

On se demande pourquoi il y a un coq sur le haut des églises de la chrétienté ? Voici la légende qui a cours à ce sujet :

Le feu, près d'expirer, demanda au coq d'apporter du bois ; le coq refusa. Peu après, le coq se désaltérait à une petite mare ; celle-ci lui demanda de la transporter à la rivière, mais le coq refusa encore. Cependant le feu et l'eau jurèrent de se venger quand le coq serait mis dans le pot-au-feu : mais le vent vint alors à son secours, il éteignit le feu et sécha la mare. Alors le coq, pour montrer sa reconnaissance et pour se mettre au service du vent, monta sur le haut du clocher, où on peut le voir encore.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ARONNEMENT :

Un an \$9.50
Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au sous-signé.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.